



MÔNICA FREIRE | ILHADA
DOSSIER DE PRESSE | PRINTEMPS 2024

22 AVRIL 2024 – RADIO-CANADA.CA

<https://ici.radio-canada.ca/ohdio/musique/emissions/tellementcourteau/episodes/801296/rattrapage-lundi-22-avril-2024/musiques-diffusees>

 RADIO-CANADA | MENU ▾

 EN DIRECT ▾

RADIO-CANADA
Ohdio #

À la une Radios Balados Rechercher Mon OHdio



TELLEMENT COURTEAU

Rattrapage du 22 avr. 2024 : Musique de Caravan Palace, de Monica Freire et de Rau_Ze



2 h 58 min



17 h 00

1ère partie : Monica Freire, Rau_Ze, Aliocha, Maye, Daniel Bélanger et plus



▶ 15 min

17 h 09

Titre : SIMBO

Interprète(s) : MONICA FREIRE

Album : MONICA FREIRE: SIMBO

Compositeur(s) : MONICA FREIRE

Maison de disque : AUDIOGRAM

23 MARS 2024 – RADIO-CANADA.CA

<https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/dessine-moi-un-matin/episodes/789663/rattrapage-samedi-23-mars-2024>



EN DIRECT

RADIO-CANADA
Ohdio

À la une Radios Balados Rechercher Mon OHdio



DESSINE-MOI UN MATIN

Rattrapage du 23 mars 2024 : L'entretien des fleurs de Pâques, et une présence surprise de Philippe B



09 h 49

Musique avec Mônica Freire : Entre le Brésil et le Proche-Orient

•• 8 min



09 h 49

Titre : AREIA

Interprète(s) : MONICA FREIRE, NAZIH BORISH

Album : DESSINE-MOI UN MATIN (2023-2024)

Compositeur(s) : MONICA FREIRE

Maison de disque : EN STUDIO

8 MARS 2024 – RADIO-CANADA.CA

<https://ici.radio-canada.ca/ohdio/musique/emissions/viafehmiu/segments/prestation/483534/monica-freire-ilhada>

 RADIO-CANADA | MENU ▾

 EN DIRECT ▾

RADIO-CANADA
Ohdio

À la une Radios Balados Rechercher Mon OHdio

Émissions | Vi@Fehmiu | Rattrapage du 8 mars 2024 : Une entrevue et une prestation de Mônica Freire, et une programmation musicale 100% féminine

Mônica Freire en prestation : un grand retour métissé

▶ Écouter le segment 22 min  

Vi@Fehmiu



Monica Freire en prestation au studio 3
PHOTO : Radio-Canada / Jean-Baptiste Demouy

Publié le 8 mars 2024

« J'ai des origines autochtones, afro-brésiliennes, syro-libanaises, européennes, portugaises, irlandaises... Le Brésil, c'est vraiment un grand laboratoire de métissage. » Sur *Ilhada*, son premier album en 16 ans, la chanteuse montréalaise explore notamment ses racines arabes. Mônica Freire interprète deux nouvelles chansons, puis elle raconte comment sa famille a préservé la culture du Proche-Orient, même sans parler l'arabe.

▶ Écouter le segment 22 min



5 MARS 2024 – PAN M 360

<https://panm360.com/records/monica-freire-ilhada-audiogram-nazih-borish-didem-basar-vovo-saramanda-omar-abou-afach-ziya-tabassian-melissa-hie-montreal/>



CRITIQUES
D'ALBUMS

CRITIQUES DE
CONCERTS

AGENDA
360

INTERVIEWS AUDIOS VIDÉOS CHRONIQUES DOSSIERS



Pays : Brésil / Québec Canada / Syrie /
Turquie

Label : Audiogram

Genres et styles : Brésil / moyen-oriental

Année : 2024

Monica Freire – Ilhada

· par Frédéric Cardin

C'est un retour musical qu'on n'espérait presque plus. Notre Monica, qui nous avait envoûté au début des années 2000, était allé prendre des nouvelles de ses sources pendant une quinzaine d'années dans son Brésil natal. Mais sa vraie maison est ici. Si bien que, revenue récemment à Montréal, elle préparait ardemment un nouvel opus qui devait démontrer un certain degré d'évolution après les excellents *Bahiatronica* (2005) et *Na laje* (2008). Sachez ceci : c'est entièrement réussi! *Ilhada* est une symphonie métissée pour le Brésil mais uniquement possible à Montréal, où elle a trouvé de fabuleux interprètes de musique du Moyen-Orient et d'Afrique subsaharienne pour réaliser ce paysage sonore étonnant qu'elle avait en tête. Sont convoqués au milieu des rythmes et atmosphères typiquement brésiliennes des têtes d'affiche de la musique montréalaise : Nazih Borish au oud, Ayham Abou Ammar au chant, Omar Abou-Afach à l'alto, Joseph Khoury, Ziya Tabassian et le légendaire Vovô Saramanda aux percussions, Mélissa Hié au balafon et Didem Başar au kanun turc. Un mariage qui n'a absolument rien de forcé. Tout est hyper naturel, comme si ces deux univers avaient toujours vécu côte-à-côte. On y retrouve une certaine énergie simple et efficace de *Bahiatronica*, mais bien sûr avec une maturité qu'il ne pouvait y avoir en 2005. Maintenant, Monica s'apprête à tourner un peu partout avec ce beau groupe bigarré, ne manquez donc pas votre chance.

Merci de revenir Monica, que serions-nous devenus sans toi?

4 MARS 2024 – RADIO-CANADA.CA

<https://ici.radio-canada.ca/ohdio/musique/emissions/dejeunerenpaix/episodes/800690/rattrapage-lundi-4-mars-2024>

 RADIO-CANADA | MENU ▾

 EN DIRECT ▾

RADIO-CANADA
Ohdio#

À la une Radios Balados Rechercher Mon OHdio



DÉJEUNER EN PAIX

Rattrapage du 4 mars 2024 : Musique de Pierre Lapointe, de Karkwa et d'Arielle Soucy



1 h 55 min



08 h 12

Titre : ILHADA

Interprète(s) : MONICA FREIRE

Album : MONICA FREIRE: ILHADA

Compositeur(s) : MONICA FREIRE

Maison de disque : AUDIOGRAM

« Très beau disque! C'est pas évident effectuer un retour 16 ans plus tard en étant pertinent et Mônica Freire y arrive mais vraiment... un disque d'une beauté, d'un calme. Ce disque va devenir un classique de mes 5 à 7 au printemps et cet été, je le vois déjà venir. On sent un espèce de vent chaud tout au long de l'écoute... »

2 MARS 2024 – LA PRESSE +

<https://www.lapresse.ca/arts/musique/2024-03-01/critique-d-ilhada-de-monica-freire/petites-symphonies-metissees.php>



CE QUE LA PRESSE EN PENSE		MUSIQUE
Quoi écouter (ou pas) cette semaine. Voici les critiques de nos journalistes.		 <p>MUSIQUE BRÉSILIENNE MÉTISSÉE</p> <p><i>Ilhada</i></p> <p>Mônica Freire Mônica Freire / Audiogram</p> <p>8/10</p> <p>EXTRAIT DE AREIA</p>
FLORE LAURENTIENNE	NOTRE CHOIX	
SCHOOLBOY Q		
SHAINA HAYES		
MÔNICA FREIRE		
SUSIE ARIOLI		
AUTRES SORTIES		
NOTRE ÉCHELLE EXPLIQUÉE	COTE SUR 10	



PHOTO ALAIN ROBERGE, LA PRESSE

Petites symphonies métissées

On la savait habile à métisser son héritage musical brésilien, mais en remontant le fil de ses racines orientales, Mônica Freire met en scène une fresque sonore riche et empreinte d'une grande douceur.

 **ALEXANDRE VIGNEAULT**
La Presse 

Faire du surplace, ce n'est pas dans les habitudes de Mônica Freire. Née au Brésil, elle a vécu sur quatre continents, du Japon

MUSIQUE

Critique d'*Ilhada*, de Mônica Freire

Petites symphonies métissées



PHOTO ALAIN ROBERGE, LA PRESSE

La chanteuse Mônica Freire

On la savait habile à métisser son héritage musical brésilien, mais en remontant le fil de ses racines orientales, Mônica Freire met en scène une fresque sonore riche et empreinte d'une grande douceur.



ALEXANDRE VIGNEAULT

La Presse

Faire du surplace, ce n'est pas dans les habitudes de Mônica Freire. Née au Brésil, elle a vécu sur quatre continents, du Japon aux Antilles en passant par la France et le Québec. Sa vie de grande voyageuse trouve son écho dans sa musique : ses deux premiers disques québécois (*Bahiatronica* et *Na Laje*) étaient enracinés au Brésil, mais intégraient des éléments divers, allant de la musique électronique, au reggae ou à la musique indienne.

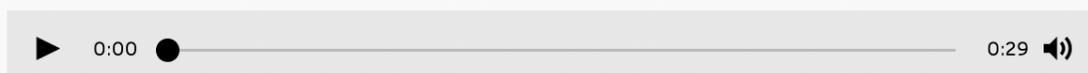
Ilhada, son premier album depuis 2008, est pourtant d'une tout autre envergure. Sans renier l'héritage de son pays natal, qui se manifeste notamment dans les chansons *Nos*, une samba en duo avec sa compatriote Fabiana Cozza, ou *Vai la Pra Ca*, Mônica Freire le fusionne ici avec des instruments typiques de la musique du Proche-Orient comme l'oud et le kanun. Ce métissage est le reflet de son propre arbre généalogique : ses aïeux, du côté de sa mère, viennent du Liban et de la Syrie.

Il n'y a absolument rien de cosmétique ou d'esthétisant sur *Ilhada*. Les mélanges de traditions musicales coulent de source. Les instruments anciens côtoient avec naturel la lutherie électronique et les guitares électriques, composant un écrin sonore actuel, inventif, audacieux et immensément accueillant pour la voix douce de la chanteuse, qui passe d'ailleurs constamment du français au portugais.

Mônica Freire évoque des blessures profondes et de la solitude sur ce beau disque. Or, il transporte aussi beaucoup d'espoir et de bienveillance. *Ilhada* marque bien plus que le retour espéré d'une musicienne talentueuse, c'est une collection de petites symphonies métissées, une boîte à bijoux de sonorités superbement agencées.

Connaissant Mônica Freire, on sait déjà que la transposition scénique de ce beau disque sera enlevante. Elle propose déjà un premier rendez-vous, le 20 mars au Lion d'Or. Le spectacle est gratuit, mais il faut réserver.

Extrait de *Areia*



MUSIQUE BRÉSILIENNE MÉTISSÉE

Ilhada

Mônica Freire

Mônica Freire / Audiogram

8/10

29 FÉVRIER 2024 – RADIO-CANADA.CA

<https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/il-restera-toujours-culture/episodes/786819/rattrapage-jeudi-29-fevrier-2024>

 RADIO-CANADA | MENU ▾

 EN DIRECT ▾

RADIO-CANADA
Ohdio

À la une Radios Balados Rechercher Mon OHdio



IL RESTERA TOUJOURS LA CULTURE

Rattrapage du 29 févr. 2024 : « Tinder littéraire »



1 h 22 min



Résumé

Tatiana Polevoy et Dominic Tardif ont écouté les albums de Mônica Freire et Mannequin Pussy; Simon Boulerice et Catherine Leroux discutent de littérature; Rebecca Makonnen a vu le film Malcom X; et l'acteur Jean-Luc Kanapé parle du documentaire *Atik, gardien du territoire*.

13 h 32

Club d'écoute des albums de Mônica Freire et Mannequin Pussy

▶ 15 min



13 h 32

Titre : AREIA

Interprète(s) : MONICA FREIRE

Album : MONICA FREIRE: ILHADA

Compositeur(s) : MONICA FREIRE

Maison de disque : AUDIOGRAM

13 h 36

Titre : NANA

Interprète(s) : MONICA FREIRE

Album : MONICA FREIRE: ILHADA

Compositeur(s) : MONICA FREIRE, PIERRE FLYNN, LUIZ BRASIL

Maison de disque : AUDIOGRAM

13 h 37

Titre : RIEN NE VA PLUS

Interprète(s) : MONICA FREIRE, AYHAM ABOU AMMAR

Album : MONICA FREIRE: ILHADA

Compositeur(s) : MONICA FREIRE, AYHAM ABOU AMMAR

Maison de disque : AUDIOGRAM

« Elle a quelque chose de charismatique, de réconfortant... courez l'écouter! » - Tatiana Polevoy

« C'est un album très beau, très ensoleillé parce que la voix de Mônica Freire elle est du côté de la joie toujours. C'est un album fascinant aussi compte tenu de la place qu'elle fait aux instruments du Proche-Orient... ce qui fait que ça fonctionne c'est que c'est enraciné, ça s'incarne dans l'histoire personnelle de Mônica Freire. » - Dominic Tardif

QUI FAIT QUOI

TÉLÉVISION	CINÉMA	SCÈNE · THÉÂTRE	MUSIQUE	ANIMATION · VFX	COMMUNICATIONS
COPRODUCTION	INCLUSION · DIVERSITÉ	DOCUMENTAIRES	TECHNOLOGIES	FORMATION · EMPLOIS	



Mônica Freire lance l'album « Ilhada »

🕒 26 février 2024, 00h01 | [f](#) [x](#) [in](#) [🔗](#)

Pour Mônica Freire, la musique est une affaire d'ouverture aux autres, d'échanges, de métissage. Pionnière de la musique brésilienne aux accents électroniques avec deux albums produits au Japon dans les années 90, « Monica » et « Monica II », l'autrice-compositrice poursuit sa démarche sur « Bahiatronica » (2005). Après avoir collaboré avec le légendaire réalisateur brésilien Liminha sur « Na Laje » (2008), elle revient avec « Ilhada », un vibrant album qui unit en musique le Brésil, le Proche-Orient et le Québec.

De nouveau établie au Québec après être retournée au Brésil pendant une dizaine d'années pour jouer de la musique, faire de la recherche et poursuivre des études, Mônica Freire souhaitait explorer d'autres territoires sonores. « J'ai toujours aimé apprendre et échanger avec des musiciennes et musiciens issus de divers horizons et traditions, dit-elle. Et pour ce projet, j'avais envie de plonger dans mes racines syriennes et libanaises. »

Issu d'une fructueuse collaboration avec le réalisateur, musicien et compositeur Jean Massicotte (Lhasa, Pierre Lapointe, Arthur H, Patrick Watson), « Ilhada » est l'occasion pour l'autrice-compositrice-interprète de marier guitare brésilienne, instruments à cordes orientaux traditionnels ainsi que percussions orientales, africaines et brésiliennes, une fusion au carrefour de la tradition et de la modernité.

L'artiste s'est entourée de musiciens virtuoses, dont l'oudiste Nazih Borish, l'oudiste et chanteur Ayham Abou Amaar et l'altiste Omar Abou-Afach, originaires de la Syrie, la kanuniste Didem Başar et la flûtiste Burcu Karadağ, nées en Turquie, ainsi que les percussionnistes Joseph Houry, du Liban, Vovô Saramanda, du Brésil, Ziya Tabassian, de l'Iran, et Mélissa Hié, originaire du Burkina Faso. En studio, la chimie a rapidement opéré, toutes et tous ayant bénéficié d'une grande liberté pour faire briller leurs capacités d'improvisation.

Mônica Freire offrira un spectacle gratuit le 20 mars 2024 au Cabaret Lion d'Or, à Montréal, pour célébrer le lancement d'Ilhada. Elle présentera l'album sur scène, accompagnée par Nazih Borish, Joseph Houry, Manoel Vieira, Sacha Daoud et Ayham Abou Ammar.

Sur cet album haut en reliefs, il est question de déracinement, d'exil, de relations douloureuses, mais aussi de dépassement de soi, de force intérieure et de joie, celle que procure l'instant présent et les possibilités que demain nous réserve. Dès les premières mesures de Simbó, le ton est donné : la guitare brésilienne côtoie l'oud, la darbouka, l'alto et la clarinette en toute harmonie. Reflet du riche parcours d'une artiste atypique qui se nourrit de ses multiples influences, les chansons, tour à tour dansantes, graves et percutantes, naviguent entre le portugais et le français.

- « Ilhada »
 1. « Simbó »
 2. « Rien ne va plus (ft. Ayham Abou Ammar) »
 3. « Areia »
 4. « Vai lá pra cá »
 5. « Arrebóis »
 6. « Ilhada »
 7. « Dá pé »
 8. « Nanã »
 9. « Nós »

Parmi les collaborateurs à l'écriture des chansons, mentionnons Ayham Abou Ammar sur « Rien ne va plus », Pierre Flynn, qui lui a offert les paroles de « Nanã », et le Brésilien Arnaldo Antunes (Tribalistas) qui cosigne « Dá pé » et qui avait collaboré à son album précédent. On entend, à la fin de cette dernière, une mélodie traditionnelle du peuple Macuxi que lui avait apprise Jaider Esbell, un artiste, activiste et poète brésilien de premier plan décédé en 2021.

Dernière pièce de l'album cosignée par Jean Massicotte, « Nós » boucle la boucle en revenant là où tout a commencé pour Mônica Freire : Bahia, au Brésil. Interprétée en duo avec la grande Fabiana Cozza, considérée comme l'une des meilleures chanteuses de samba au monde, la pièce est ponctuée par les percussions inventives de Gustavo Di Dalva, collaborateur de longue date de Gilberto Gil. « Je suis honorée que Fabiana ait accepté d'unir sa voix à la mienne sur cette chanson. La samba se vit en mode collectif, et accéder à l'immensité de sa voix est cadeau, un privilège. J'ai aussi la chance de compter sur le talent de Gustavo Di Dalva, un as des rythmes qui a participé à mes albums précédents. J'ai beaucoup d'admiration pour chacune des personnes qui collaborent à mes projets, et j'essaie toujours de m'entourer de gens qui m'allument et qui me font rêver musicalement », affirme Mônica.

Réalisé par Jean Massicotte (basse, clarinette, orgue, percussions, guitare et échantillons) et Mônica Freire (voix, guitare, percussions), « Ilhada » a été matricé par Yves Desrosiers. Un album contemplatif offert par une artiste aux multiples facettes qui ne cesse de se réinventer.

24 FÉVRIER 2024 – LA PRESSE +

<https://www.lapresse.ca/arts/musique/2024-02-24/redécouvrir-monica-freire.php>



Mônica Freire

PHOTO ALAIN ROBERGE, LA PRESSE

Redécouvrir Mônica Freire



ALEXANDRE VIGNEAULT
La Presse



Revenue de son Brésil natal, où elle a passé l'essentiel des 15 dernières années, Mônica Freire donne un nouveau sens à sa musique métissée. *Ihada*, son premier album depuis 2008, est empreint d'une douceur familière et de riches sonorités orientales jamais entendues dans son univers.

RACINES MULTIPLES

Redécouvrir ses racines musicales revient à mieux se connaître, pour Mônica Freire, que les identités intéressent depuis toujours.



PHOTO ALAIN ROBERGE, LA PRESSE

« Pour une personne métisse du Brésil [comme moi], le fait d'avoir des origines multiples rend très difficile le développement d'un sentiment d'appartenance. »

– Mônica Freire

MUSIQUE

Redécouvrir Mônica Freire



PHOTO ALAIN ROBERGE, LA PRESSE

Mônica Freire

Revenue de son Brésil natal, où elle a passé l'essentiel des 15 dernières années, Mônica Freire donne un nouveau sens à sa musique métissée. *Ilhada*, son premier album depuis 2008, est empreint d'une douceur familière et de riches sonorités orientales jamais entendues dans son univers.



ALEXANDRE VIGNEAULT

La Presse

Il y a près de 25 ans, des habitués du Cabaret des refrains, déclinaison scénique d'une émission de radio animée par Monique Giroux intitulée *Les refrains d'abord*, ont pu découvrir la jolie voix de Mônica Freire. La chanteuse et musicienne d'origine brésilienne y avait repris *Les eaux de Mars*, en français et en portugais.

Son chant presque moelleux, son bel accent brésilien et le sourire qu'on entendait dans son interprétation avaient tout pour séduire l'oreille. Son charme s'est déployé davantage encore sur ses deux disques du début des années 2000 où elle a mêlé ses racines brésiliennes à des bidouillages électroniques (*Bahiatronica*, 2005) ou à des traits notamment empruntés au reggae et à la musique indienne (*Na Laje*, 2008).

Où en est cette grande voyageuse en 2024 ? De retour au Québec, d'abord. Revenue d'un long séjour au Brésil au cours duquel elle a contribué à la mobilisation des femmes dans la musique et approfondi sa connaissance de son héritage musical. « J'avais quitté le Brésil à l'âge de 17 ans, rappelle-t-elle. Ma connaissance de la musique brésilienne s'arrêtait là. J'avais besoin de la comprendre mieux. »

Racines multiples

Redécouvrir ses racines musicales revient à mieux se connaître, pour Mônica Freire, que les identités intéressent depuis toujours.

« Pour une personne métisse du Brésil [comme moi], le fait d'avoir des origines multiples rend très difficile le développement d'un sentiment d'appartenance. »

— Mônica Freire

Sa quête identitaire s'est longtemps traduite par un intérêt pour les tambours afro-brésiliens et pour les cultures autochtones, son père étant issu d'un tel mélange.

Les percussions afro-brésiliennes demeurent omniprésentes sur *Ilhada*, son premier album en plus de 15 ans. Ses nouvelles chansons rayonnent toutefois bien loin au-delà de l'habituel métissage sonore caractéristique du plus grand pays d'Amérique latine. Suivant le fil de sa lignée maternelle, Mônica Freire explore en effet pour la première fois en musique son bagage familial syrien et libanais.

« Il y a beaucoup de commerçants du Proche-Orient qui venaient à Itabuna, la ville où j'ai grandi, au sud de Salvador de Bahia, à la fin du XIX^e siècle. Le croisement avec la culture orientale n'a pas commencé là, au Brésil, mais il est resté des traces, plus dans la nourriture que dans la musique. On en trouve des influences, surtout dans les chants. »

Une symphonie de timbres

Les sons orientaux ne sont pas discrets sur *Ilhada*. Plusieurs chansons mettent de l'avant ceux de l'oud (touché par Nazih Borish ou Ayham Abou Ammar) et du kanun, instrument à cordes pincées présent du Levant jusqu'en Iran qui sonne parfois comme une harpe, joué ici par Didem Baçar. Les oreilles fines reconnaîtront aussi le son de la derbouka (tambour d'Afrique du Nord), du balafon (xylophone mandingue en bois) et découvriront celui du ney, flûte datant du temps des pyramides.

Mônica Freire insiste d'ailleurs sur l'apport crucial de chacun des musiciens qu'on entend sur son album dans le processus de création.

« On a laissé beaucoup de place à l'improvisation, dit-elle. Plutôt que de forcer les mélanges, on laissait de l'espace pour que chaque instrument puisse s'exprimer de manière assez libre. »

— Mônica Freire

Ilhada s'avère ainsi une symphonie de timbres pour la plupart acoustiques (Jean Massicotte, coréalisateur du disque, ajoute un peu de lutherie électronique) où les mélanges coulent de source. L'ensemble est riche, jamais surchargé et fait voyager un peu partout (Turquie, Brésil, Maghreb, Afrique subsaharienne), sans donner une impression d'éparpillement.

Extrait d'*Areia*, de Mônica Freire



Il y a aussi un peu du Québec dans l'île de Mônica Freire. En plus d'avoir été enregistré ici avec des musiciens d'ici, *Ilhada* compte plusieurs chansons où la chanteuse et musicienne passe du portugais au français. Il y en a aussi une toute en français, *Nana*, signée Pierre Flynn, dont elle avait repris *Ma petite guerrière*, en version bilingue, sur son disque *Bahiatronica*.

Mônica Freire se sent ancrée à Montréal, la ville où elle a été le plus heureuse dans sa vie et où elle dit retrouver une paix intérieure. Elle a toutefois la bougeotte et espère tourner beaucoup avec son groupe multiculturel. Première escale : le 20 mars, au Lion d'or, pour un concert gratuit, mais pour lequel il faut réserver ses places.



MUSIQUE BRÉSILIENNE MÉTISSÉE

Ilhada

Mônica Freire

Mônica Freire / Audiogram

LE DEVOIR

LE DEVOIR // LES SAMEDI 24 ET DIMANCHE 25 FÉVRIER 2024

SOMMAIRE



6 Humour
Entre poésie et humour, David Goudreault est un drôle de bête.

8 Théâtre
Après 16 ans d'absence sur disque, Mónica Freire revient avec *Ilhada*.



13 Arts visuels
14 Cinéma
15 Critique Cinéma
17 Écrans
18 Lire
19 Style libre :
Chloé Savoie-Bernard
20 Critique Lire
23 Louis Cornellier
25 Techno

Photo de la une du D : Valérien Mazataud Le Devoir
Photo de Mónica Freire : Valérien Mazataud Le Devoir

CULTURE

Se jouer de la fausse pudeur d'autrui

Catherine Morin esquisse beaucoup de corps nus, quitte à déranger, bien malgré elle

Pour comprendre comment les artistes d'ici façonnent la matière pour en extraire leur vision du monde, il faut aller à leur rencontre. Mise en lumière est une série de portraits qui paraît chaque fin de mois. Des incursions dans l'univers de créateurs qui travaillent leurs œuvres de manière inusitée, en retrait de l'actualité culturelle.

ENTREVUE
AMÉLIE REVERT
COLLABORATRICE LE DEVOIR



MISE EN LUMIÈRE

On est envahis de publicités sexistes, il y a des corps féminins partout, la pornographie et l'hypersexualisation sont omniprésentes, mais quand tu mets un corps nu qui ne correspond pas nécessairement aux normes, ça dérange », fait remarquer l'artiste Catherine Morin, qui, accompagnée de son énergique chienne Simone, nous accueille chez elle, dans sa maison-atelier de Rosemont. Lorsqu'elle expose ses toiles chamarrées représentant bien souvent des corps nus aussi burlesques que réalistes, elle reçoit toute une panoplie de réactions. « Il y a des gens que ça émeut, que ça fait rire, mais il y a également des gens qui sont choqués et troublés d'une certaine façon », indique-t-elle, en soulignant au passage le paradoxe de notre époque. « Je prends ça un peu à la blague pour pouvoir rire du genre de puritanisme ambiant », ajoute la peintre.

Selon elle, les gens pensent à tort que le fait de donner à voir un corps brut et dépouillé doit forcément être associé à l'obscénité. Mais l'explication se trouve ailleurs. « On a tous un corps. C'est un vaisseau et en même temps, c'est une prison, mais un corps n'est pas nécessairement sexuel. » Force est pour elle de constater que ses contemporains sont tout même bien prudes... « C'est beau, ce sont des formes et ça reflète la lumière. C'est juste esthétique, ça n'a rien de sexuel », affirme-t-elle. Elle poursuit : « C'est pour ça que je m'amuse à contourner les seins ou les sexes d'une manière un peu caricaturale. Quand j'essaie de les cacher, ils sont encore plus là, comme en 3D, et ils ressortent plus ! » s'enthousiasme l'artiste



qui regrette les œuvres plus crues, voire « extrêmes », des siècles précédents. « Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'il y a une espèce de pudeur que je trouve quand même intéressante, fascinante et étrange », précise-t-elle.

Si les humains dénudés sont légion dans son travail, les animaux n'échappent pas aux traits mordants de Catherine Morin. « Des fois, je leur fais des sexes parce que c'est là, ça existe. Il ne faut pas le cacher », soutient celle qui photographie et peint des nus depuis l'adolescence. « Ça fait juste partie de moi. »

Des corps qu'on ne voit pas

En outre, peindre des corps nus permet à Catherine Morin de se placer face aux différences, à cette autre chose qui n'est pas considérée par la majorité « comme nécessairement belle », soit des corps tantôt vieillissants, tantôt « plus enveloppés ». Des corps de femmes dans toute leur diversité. « Si tu vois une femme plus

Les rythmes migratoires

Après seize ans d'absence sur disque, l'autrice-compositrice-interprète Mônica Freire revient avec *Ilhada*, un splendide album mariant la chanson brésilienne, les rythmes du Proche-Orient et la musique électronique

ENTREVUE
PHILIPPE RENAUD
COLLABORATEUR LE DEVOIR

S'éclipser pendant une décennie, c'est assez pour se faire oublier. Mônica Freire s'assure aujourd'hui de se rappeler à nos bons souvenirs : dix ans après son dernier concert au Québec, l'autrice-compositrice-interprète revient avec l'extraordinaire *Ilhada*, un album de racines — celles du Brésil où elle est née, celles de sa grand-mère d'origine libanaise et celles de sa ville d'adoption, puisque « je n'aurais jamais pu faire un tel album au Brésil, croit-elle. C'est un album montréalais », un *melting-pot* d'idées musicales, de chanson brésilienne trempée dans de subtiles orchestrations électroniques conversant avec les rythmes et les sonorités du Proche-Orient.

« C'est drôle, lorsque je joue au Brésil, je chante davantage en français, alors qu'ici, je chante plus en portugais », confie Mônica Freire, qui nous offre pourtant le plus francophone de ses albums puisque chaque chanson est interprétée dans les deux langues. « C'est la première fois que je m'aventure à écrire en français — avant, je chantais les mots des autres. Je me suis sentie prête à assumer ces mots, écrits en toute simplicité. Ces chansons me sont venues naturellement en portugais et en français, alors je les ai laissées ainsi, sans me poser de questions. »

Les questions que Mônica se pose concernent plutôt son identité multiple. Autochtone, Afro-Brésilienne, Perse du côté de sa grand-mère, Québécoise par sa trajectoire qui l'a menée à Montréal, où elle a vécu pendant plus de dix-huit ans et lancé deux albums (après ses deux premiers, parus au Japon, aujourd'hui introuvables), *Bahia-tronica* (2005) et *Na Laje* (2008).

Mônica Freire
VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR



Deux ans après *Na Laje*, Mônica se produisait au Brésil ; elle s'y est accroché les pieds pendant dix ans, exception faite d'une visite en 2014, le temps d'une poignée de concert au Québec. Trois ans à São Paulo, sept ans à Salvador : « C'était... ouf ! Beaucoup de choses — on dirait déjà une autre vie », souffle-t-elle.

« Comme on sait, le Brésil traversait alors un moment très difficile. » Peu après son retour, raconte-t-elle, « le contexte politique n'était pas favorable aux artistes », la montée là-bas de l'extrême droite culminant avec l'élection, fin 2018, du président Jair Bolsonaro. « Les arts ont pris le bord, les artistes avaient du mal à vivre de leur pratique. »

Les réflexions de la musicienne sur le sort du monde polarisé, puis affecté par la pandémie en plein cœur de laquelle elle est rentrée à Montréal avec sa fille, sont abordées dans les textes de l'album, par exemple sur *Rien ne va plus*, en duo avec le musicien, chanteur et oudiste Ayham Abou Ammar, « Syrien d'origine ayant fui la guerre il y a trois ans pour habiter ici, à Montréal. Lorsqu'il m'a traduit ses mots écrits en arabe, je les ai lus comme quelque chose de lumineux, plein d'espoir, ce qui m'a forcée à réécrire mon deuxième couplet ».

Percussions

Installée à Salvador de Bahia, Mônica s'est inscrite à l'Université fédérale de Bahia pour y étudier la musique brésilienne. « C'était une des raisons pour lesquelles je suis rentrée au Brésil : me reconnecter à mes racines. J'ai quitté le pays à l'âge de 17 ans la première fois, j'y retournais presque 20 ans plus tard pour y vivre », avec sa fille. « J'ai pris ce moment à Bahia pour approfondir les manifestations populaires [de la musique] du Brésil, les rythmes de chaque communauté différente, ce qui m'a ouvert des portes lorsque j'ai abordé la création de mon nouvel album », sur lequel elle joue d'une

multitude de petits instruments percussifs traditionnels.

« Le point de départ de ma musique a toujours été le rythme, la percussion, explique-t-elle. Seulement, pour celui-ci, j'ai exploré les percussions orientales », celles des racines de sa grand-mère, d'origine libanaise, et de son arrière-grand-père, né en Syrie. Ces gens du Proche-Orient, explique Mônica, ont constitué la première grande vague migratoire du Brésil, à la fin du XIX^e siècle. « Ces percussions », la derbouka et le bendir, par exemple, joués par le Montréalais d'origine libanaise Joseph Khoury, « sont proches de la musique classique orientale, davantage que les percussions du Brésil, plus brutes. J'ai le sentiment que cette exploration, entre la musique brésilienne et proche-orientale, me suivra encore longtemps ».

Tant mieux : cette rencontre, rarement tentée, est absolument réussie. Le son des tambours est indéniablement oriental, mais convient admirablement bien aux rythmes du Brésil. Même le son pincé de l'oud, joué par Nazih Borish, Syrien d'origine, membre de l'ensemble Constantinople, évoque celui du bérimbau, l'instrument ressemblant à un arc arrivé au Brésil avec les esclaves venus d'Angola.

Exil

Ainsi, cette union entre musique du Brésil et sonorités du Proche-Orient qui fait resplendir *Ilhada* est favorisée par la touche du multi-instrumentiste et réalisateur Jean Massicotte, qui, dans les années 1990 et 2000, a transformé en or plusieurs projets d'artistes, souvent issus d'Audiogram — c'est lui, derrière la console des enregistrements de *Les fourmis* (1998) de Jean Leloup, du premier Pierre Lapointe (2004), des mythiques albums de Lhasa de Sela, des artistes visionnaires aussi dans leur fusion des cultures musicales.

« Jean, ce qui est incroyable avec

C'est drôle, lorsque je joue au Brésil, je chante davantage en français, alors qu'ici, je chante plus en portugais. C'est la première fois que je m'aventure à écrire en français — avant, je chantais les mots des autres. Je me suis sentie prête à assumer ces mots, écrits en toute simplicité. Ces chansons me sont venues naturellement en portugais et en français, alors je les ai laissées ainsi, sans me poser de questions.

MÔNICA FREIRE



Ilhada
Mônica Freire,
Audiogram.
Lancement-
spectacle au
Cabaret Lion d'Or,
le 20 mars.

lui, c'est qu'il joue de plein d'instruments — très bien du piano, de la basse et des instruments électroniques, renchérit Mônica. Surtout, on a pris le temps de discuter, de la vie et de la musique. En studio, il parlait de "tripolarité" : trouver le bon équilibre entre musique du Brésil, musique du Proche-Orient et musique électronique », en laissant mieux respirer les chansons, en insistant sur les « silences » entre les notes, ajoute la musicienne. C'est réussi : les frissons qu'on ressent en découvrant pour la première fois la délicate *Areia* en début d'album, les sons de basse synthétique qui donnent du poids à *Arrebois*, la cadence quasi-house de la merveilleuse chanson-titre !

Ilhada est pour Mônica l'album d'un retour aux racines, mais un album de partage, d'échanges, de voyages. « Suis-je revenue à Montréal pour de bon ? J'y suis demeurée pendant 18 ans avant de retourner au Brésil », répond-elle pour signifier qu'elle ignore ce que l'avenir lui réserve, sinon celui d'une éternelle exilée. « Toute personne qui migre laisse quelque chose en suspens, affirme Mônica. Où que l'on soit, il y a toujours une partie de nous qui manque — lorsque j'étais ici, le Brésil me manquait beaucoup, et à l'inverse, lorsque j'y étais, c'est le Québec qui me manquait. »

« Mais ça, c'est quelque chose qui m'habite depuis que je suis toute petite, cette sensation d'exil. J'ai toujours vécu dans ma petite bulle. La musique est ma bulle, et elle est entrée dans ma vie lorsque j'étais toute petite parce que j'avais besoin de ce lieu où me réfugier, par rapport à plein de trucs — une dysfonction familiale, mon propre sentiment de solitude... L'exil, c'est ma vie, mais en même temps, je vis tellement le présent que, peu importe où je me trouve, j'ai l'impression qu'il y a tant à voir et à vivre que je ne me sens pas déboussolée. Parce que la musique, c'est ma boussole. C'est elle qui me dit quoi faire et où aller. »



Les rythmes migratoires de Mônica Freire

[\[Accueil\]](#) / [\[Culture\]](#) / [\[Musique\]](#)



Photo: Valérien Mazataud Le Devoir L'autrice-compositrice-interprète d'origine brésilienne Mônica Freire marque son retour après 10 ans, avec son nouvel album «Ilhada».

Philippe Renaud

Collaborateur

Publié le 24 février

Musique

S'éclipser pendant une décennie, c'est assez pour se faire oublier. Mônica Freire s'assure aujourd'hui de se rappeler à nos bons souvenirs : dix ans après son dernier concert au Québec, l'autrice-compositrice-interprète revient avec l'extraordinaire *Ilhada*, un album de racines — celles du Brésil où elle est née, celles de sa grand-mère d'origine libanaise et celles de sa ville d'adoption, puisque « je n'aurais jamais pu faire un tel album au Brésil, croit-elle. C'est un album montréalais », un *melting-pot* d'idées musicales, de chanson brésilienne trempée dans de subtiles orchestrations électroniques conversant avec les rythmes et les sonorités du Proche-Orient.

« C'est drôle, lorsque je joue au Brésil, je chante davantage en français, alors qu'ici, je chante plus en portugais », confie Mônica Freire, qui nous offre pourtant le plus francophone de ses albums puisque chaque chanson est interprétée dans les deux langues. « C'est la première fois que je m'aventure à écrire en français — avant, je chantais les mots des autres. Je me suis sentie prête à assumer ces mots, écrits en toute simplicité. Ces chansons me sont venues naturellement en portugais et en français, alors je les ai laissées ainsi, sans me poser de questions. »

Les questions que Mônica se pose concernent plutôt son identité multiple. Autochtone, Afro-Brésilienne, Perse du côté de sa grand-mère, Québécoise par sa trajectoire qui l'a menée à Montréal, où elle a vécu pendant plus de dix-huit ans et lancé deux albums (après ses deux premiers, parus au Japon, aujourd'hui introuvables), *Bahiatronica* (2005) et *Na Laje* (2008).

Deux ans après *Na Laje*, Mônica se produisait au Brésil ; elle s'y est accroché les pieds pendant dix ans, exception faite d'une visite en 2014, le temps d'une poignée de concert au Québec. Trois ans à São Paulo, sept ans à Salvador : « C'était... ouf ! Beaucoup de choses — on dirait déjà une autre vie », souffle-t-elle.

« Comme on sait, le Brésil traversait alors un moment très difficile. » Peu après son retour, raconte-t-elle, « le contexte politique n'était pas favorable aux artistes », la montée là-bas de l'extrême droite culminant avec l'élection, fin 2018, du président Jair Bolsonaro. « Les arts ont pris le bord, les artistes avaient du mal à vivre de leur pratique. »

Les réflexions de la musicienne sur le sort du monde polarisé, puis affecté par la pandémie en plein coeur de laquelle elle est rentrée à Montréal avec sa fille, sont abordées dans les textes de l'album, par exemple sur *Rien ne va plus*, en duo avec le musicien, chanteur et oudiste Ayham Abou Ammar, « Syrien d'origine ayant fui la guerre il y a trois ans pour habiter ici, à Montréal. Lorsqu'il m'a traduit ses mots écrits en arabe, je les ai lus comme quelque chose de lumineux, plein d'espoir, ce qui m'a forcée à réécrire mon deuxième couplet ».

Percussions

Installée à Salvador de Bahia, Mônica s'est inscrite à l'Université fédérale de Bahia pour y étudier la musique brésilienne. « C'était une des raisons pour lesquelles je suis rentrée au Brésil : me reconnecter à mes racines. J'ai quitté le pays à l'âge de 17 ans la première fois, j'y retournais presque vingt ans plus tard pour y vivre », avec sa fille. « J'ai pris ce moment à Bahia pour approfondir les manifestations populaires [de la musique] du Brésil, les rythmes de chaque communauté différente, ce qui m'a ouvert des portes lorsque j'ai abordé la création de mon nouvel album », sur lequel elle joue d'une multitude de petits instruments percussifs traditionnels.

« Le point de départ de ma musique a toujours été le rythme, la percussion, explique-t-elle. Seulement, pour celui-ci, j'ai exploré les percussions orientales », celles des racines de sa grand-mère, d'origine libanaise, et de son arrière-grand-père, né en Syrie. Ces gens du Proche-Orient, explique Mônica, ont constitué la première grande vague migratoire du Brésil, à la fin du XIX^e siècle. « Ces percussions », la derbouka et le bendir, par exemple, joués par le Montréalais d'origine libanaise Joseph Houry, « sont proches de la musique classique orientale, davantage que le sont les percussions du Brésil, plus brutes. J'ai le sentiment que cette exploration, entre la musique brésilienne et proche-orientale, me suivra encore longtemps ».

Tant mieux : cette rencontre, rarement tentée, est absolument réussie. Le son des tambours est indéniablement oriental, mais convient admirablement bien aux rythmes du Brésil. Même le son pincé de l'oud, joué par Nazih Borish, Syrien d'origine, membre de l'ensemble Constantinople, évoque celui du bérimbau, l'instrument ressemblant à un arc arrivé au Brésil avec les esclaves venus d'Angola.

Exil

Ainsi, cette union entre musique du Brésil et sonorités du Proche-Orient qui fait resplendir *Ilhada* est favorisée par la touche du multi-instrumentiste et réalisateur Jean Massicotte, qui, dans les années 1990 et 2000, a transformé en or plusieurs projets d'artistes, souvent issus d'Audiogram — c'est lui, derrière la console des enregistrements de *Les fourmis* (1998) de Jean Leloup, du premier Pierre Lapointe (2004), des mythiques albums de Lhasa de Sela, des artistes visionnaires aussi dans leur fusion des cultures musicales.

« Jean, ce qui est incroyable avec lui, c'est qu'il joue de plein d'instruments — très bien du piano, de la basse et des instruments électroniques, renchérit Mônica. Surtout, on a pris le temps de discuter, de la vie et de la musique. En studio, il parlait de "tripolarité" : trouver le bon équilibre entre musique du Brésil, musique du Proche-Orient et musique électronique », en laissant mieux respirer les chansons, en insistant sur les « silences » entre les notes, ajoute la musicienne. C'est réussi : les frissons qu'on ressent en découvrant pour la première fois la délicate *Areia* en début d'album, les sons de basse synthétique qui donnent du poids à *Arrebois*, la cadence quasi-house de la merveilleuse chanson-titre !

Ilhada est pour Mônica l'album d'un retour aux racines, mais un album de partage, d'échanges, de voyages. « Suis-je revenue à Montréal pour de bon ? J'y suis demeurée pendant dix-huit ans avant de retourner au Brésil », répond-elle pour signifier qu'elle ignore ce que l'avenir lui réserve, sinon celui d'une éternelle exilée. « Toute personne qui migre laisse quelque chose en suspens, affirme Mônica. Où que l'on soit, il y a toujours une partie de nous qui manque — lorsque j'étais ici, le Brésil me manquait beaucoup, et à l'inverse, lorsque j'y étais, c'est le Québec qui me manquait. »

« Mais ça, c'est quelque chose qui m'habite depuis que je suis toute petite, cette sensation d'exil. J'ai toujours vécu dans ma petite bulle. La musique est ma bulle, et elle est entrée dans ma vie lorsque j'étais toute petite parce que j'avais besoin de ce lieu où me réfugier, par rapport à plein de trucs — une dysfonction familiale, mon propre sentiment de solitude... L'exil, c'est ma vie, mais en même temps, je vis tellement le présent que, peu importe où je me trouve, j'ai l'impression qu'il y a tant à voir et à vivre que je ne me sens pas déboussolée. Parce que la musique, c'est ma boussole. C'est elle qui me dit quoi faire et où aller. »

Ilhada

Mônica Freire, Audiogram. Lancement-spectacle au Cabaret Lion d'Or, le 20 mars.

29 JANVIER 2024 – RADIO-CANADA.CA

<https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/le-15-18/episodes/738341/rattrapage-lundi-29-janvier-2024>

 RADIO-CANADA | MENU ▾

 EN DIRECT ▾

RADIO-CANADA
Ohdio

À la une Radios Balados Rechercher Mon OHdio



LE 15-18

Rattrapage du 29 janv. 2024 : Des valises perdues, et les pannes du REM



2 h 36 min



15 h 39

Chronique musicale avec A. Cipriani : Monica Freire, Bertille, Justin Timberlake



6 min



LE 15-18 / ICI PREMIÈRE

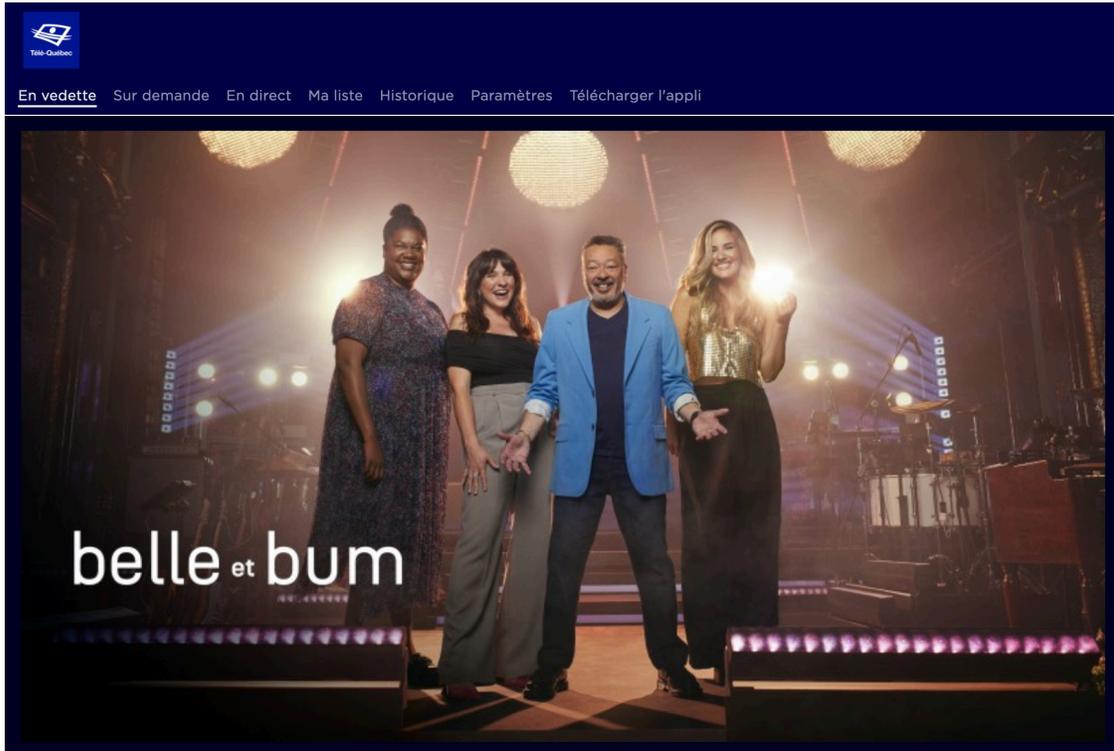
Ariane Cipriani parle de Simbo et annonce la sortie de l'album.

« Oh, c'est beau! »

« Ça commence bien, c'est le retour de Mônica Freire... c'est une voix qui est apaisante, peu importe la chanson il y a quelque chose qui fait du bien avec cette voix-là et c'est une excellente guitariste. »

20 JANVIER 2024 – TELEQUEBEC.TV

<https://video.telequebec.tv/player/45763/stream?assetType=episodes>



S21 - EP14 - Ludovick Bourgeois, Emilie-Claire Barlow, Yves Jacques, Papi Jay, Ping Pong Go, Mónica Freire

Ludovick Bourgeois célèbre les chansons du groupe culte de son père, Les BB. La chanteuse jazz Emilie-Claire Barlow et la brésilienne Mónica Freire reprennent « Les eaux de mars ». On danse avec Ping Pong Go et Papi Jay. Au gogo : Yves Jacques.



13 JANVIER 2024 – LA PRESSE +

<https://www.lapresse.ca/arts/musique/2024-01-13/rentree-culturelle/les-albums-attendus.php>



RENTÉE CULTURELLE

MUSIQUE



Mônica Freire

PHOTO VILLE DE PLUIE, FOURNIE PAR AUDIOGRAM

QUATRE FEMMES, QUATRE RETOURS

L'hiver sera marqué par les retours de quatre femmes aux univers aux antipodes qui n'ont pas publié de disques depuis un moment. Mônica Freire propose le 23 février *Ilhada*, un album où elle mêle pour la première fois son héritage moyen-oriental à ses racines brésiliennes. Terez Montcalm, qui a surtout fait carrière en France ces dernières années, met fin à un silence discographique de plus d'une décennie en publiant *Step Out* (16 février), qui rappellera à nos oreilles sa voix et sa sensibilité uniques. Susie Arioli fera de même, dans un registre plus swing, le 23 février, avec *Embraceable*. Connue au sein du duo Forêt, Émilie Laforest revient elle aussi en février (le 9) avec un disque solo qui s'annonce atmosphérique et personnel.



Le temps des aboutissements

[Accueil] / [Culture] / [Musique]

Sylvain Cormier

Publié le 13 janvier

Musique

Chacune son chemin

Ça y est, pour **Beyries** : un premier album en français. Ça y est, pour **San James** (Marilyse Senécal au civil) : enfin un premier album complet. Ça y est, même pour une **Guylaine Tanguay** dont on n'attendait que la suite d'une carrière d'interprète : un premier album de ses propres chansons. Coïncidence ? Non, le temps est à l'accomplissement, à l'aboutissement. L'après-pandémie, la précarité, les changements de donne dans l'industrie confrontent les artistes à leur projet. Vieux refrain de Plastic Bertrand : je m'arrête ou je continue ? Question plus pertinente que jamais. Pour aller où ? Une **Sylvie Paquette**, après plus de trente ans de chansons, poursuit son chemin. **Laurence Nerbonne** promet d'avancer résolument dans l'inconnu : c'est sa manière. **Maude Audet**, foisonnante, ajoute *Chansons pour toi* à son récent album. Les **Térez Montcalm**, **Mônica Freire** refont surface. **Andréanne A. Malette**, **Mariko**, **Émilie Laforest**, **Shaina Hayes**, **Christine Tassan et ses Imposteures** auront aussi des disques neufs. Avez-vous remarqué ? Des femmes, des femmes, des femmes. Ce sont elles qu'on suivra cette saison.

La floraison francophile de Beyries

À l'URSA, lieu de proximité, Amélie Beyries a dévoilé cet automne le bouquet de chansons à peine écloses de l'album *Du feu dans les lilas*. Toutes magnifiques, toutes importantes, toutes écrites et embrasées avec Maxime Le Flaguais. Enfin ? Oui, enfin. Il aura fallu sept années de pousses variées, thèmes d'émissions, reprises, collaborations, le plus souvent en français, et deux albums en anglais, *Landing* en 2017, *Encounter* en 2020, pour en arriver là. L'unanimité critique n'empêchait pas le constat : chapelet franco d'occasions saisies, carrière officiellement anglo, on cherchait la logique. À l'avant-première d'URSA, on a compris : il y avait un jardin secret, des émotions plus fines et plus fortes qui ne pouvaient s'exprimer qu'en français dans le texte. Et il fallait du grand soin : c'est Joseph Marchand qui a jardiné, à la console. *Du temps*, premier extrait, sent bon depuis novembre. Dès février, ce sera la pleine floraison. On ira humer.

[Pour lire tous nos textes de la rentrée culturelle 2024](#)

Le retour des non-binaires

À *demain peut-être* : c'est un titre d'album et c'est la promesse tenue par **Galaxie**, le groupe d'Olivier Langevin, Fred et Pierre Fortin avec François Lafontaine. Ce sont nos champions non binaires du psych-rock de garage, le bref retour de Karkwa ne l'a pas fait oublier, après cinq ans d'espoir. Retour d'autant salutaire que le rock en français n'est pas très vigoureux chez les gars de chez nous. On trouvera un peu de tout dans les mois à venir : la chanson folk d'un **Alexandre Poulin**, d'un **Ian Kelly**, d'un **Matt Holubowski** et d'un **Elliot Maginot**, la chanson pop d'un **Peter Peter**, le trad encore formidable d'un **Yves Lambert**, le rap dynamique et dynamité de **Clay and Friends**. Et la revoyure de **Corneille**, là-dedans ? Certes, trouvera-t-on Laurence Nerbonne à côté du *crooner*, mais à tout prendre, je préfère les **2Frères** : leur prochain disque s'appelle *Repartir la machine*, et ça répond à un véritable besoin.

Les sauveurs du rock

On n'en finit plus de prédire la mort du rock, à l'ère de la pop triomphante. Pourtant la saison, lancée le 19 janvier par le bien nommé *Saviors* de **Green Day**, piochera dru les riffs qui tuent. Un **Pearl Jam** dûment rugueux est attendu, **Thom Yorke** l'intraitable rempile avec The Smile, son groupe post-Radiohead (*Wall of Eyes*), **Sheryl Crow** soulignera sa récente intronisation au Rock & Roll Hall of Fame avec un nouvel album intitulé *Evolution*, **Dave Davies** jure qu'il va refaire du Kinks avec frerot Ray, **Lenny Kravitz** récidivera, jusqu'aux irréductibles de **Judas Priest** qui présenteront un album en forme d'armure : *Invincible Shield*. Symbole suprême, le tout premier groupe de hard-métalleux de l'histoire, j'ai nommé **MC5**, reprendra du service. Wayne Kramer aura de nouvelles chansons, 53 ans après les dernières, qu'il assènera en compagnie des Vernon Reid, Slash et Tom Morello, entre autres disciples. Titre d'album ? *We Are All MC5*. Indéniablement.

La course aux archives

Chaque nouvelle année apporte son lot de boîtiers anniversaires : l'âge d'or des albums correspondant aux années 1970, les cinquantièmes sont célébrés et les éditions « deluxe » s'empilent. On est déjà un peu en retard pour *Band on the Run*, le plus fameux disque de **Paul McCartney & Wings**, les rééditions (et la nouveauté !) des Beatles ayant réquisitionné l'automne, mais une version dite « underdubbed » nous parviendra néanmoins : des mixages primitifs préparés à l'époque par Geoff Emerick, avant l'avalanche d'ajouts du prolifique Paul. Pareillement aura-t-on un riche coffret de quatre disques pour le *Madman Across the Water* d'Elton John, rempli à la lie de démos et de versions alternatives. Le programme des spécialistes des rééditions est déjà plein et va bien au-delà des anniversaires : notons une refonte bonifiée du chef-d'oeuvre *Shine On Brightly* de **Procol Harum**, chez Cherry Red Records. Le cadeau de l'année ? Ni anniversaire ni réédition, Tami chantera Willie ! L'album *Nilsson Sings Nelson* vise l'immortalité, rien de moins.

9 SEPTEMBRE 2023 – LA PRESSE +

<https://www.lapresse.ca/arts/musique/2023-09-09/ecoute-selective/sara-dufour-rolling-stones-monica-freire.php>



MUSIQUE

Écoute sélective

Sara Dufour, Rolling Stones, Mônica Freire

Chaque semaine, nos journalistes spécialisés en musique ajoutent des chansons à la liste d'écoute de *La Presse* sur Spotify. Voici trois titres récents qui se retrouvent dans notre sélection.

Sara Dufour, *On va-tu prendre une marche ?*

On va-tu prendre une marche ?, c'est le titre de la nouvelle chanson de Sara Dufour, mais aussi de son troisième album qui sortira le 3 novembre. La chanteuse originaire du Lac-Saint-Jean en a fait du chemin depuis la sortie de son précédent disque en 2019, et a donné une foule de spectacles qui l'ont menée jusqu'à jouer avec Les Cowboys Fringants cet été. On retrouve ici le country-rock trépidant de l'autrice-compositrice-interprète à l'énergie débordante, sa collaboration gagnante avec Dany Placard, son amour du grand air et de l'amour, et surtout sa joie de vivre qui fait un bien fou. C'est clair, s'il y avait plus de Sara Dufour, le monde se porterait mieux. (Josée Lapointe)

The Rolling Stones, *Angry*

Angry est-elle une bonne chanson des Stones ? Réponse rhétorique : *Angry* n'est pas une mauvaise chanson des Stones. À tous les peine-à-jouir qui radotent que le groupe n'a rien enregistré de mémorable depuis *Tattoo You* en 1981, opposons notre gratitude face au petit miracle que constitue en 2023 l'existence même d'un nouvel album signé Mick, Keith et Ronnie (*Hackney Diamonds*, attendu le 20 octobre), auquel il faudra ajouter le miracle, pour ne pas dire le grand mystère, que constitue chaque battement de cœur de Keith Richards, bientôt octogénaire. Fin de notre plaidoyer : comment être en colère – *angry* ! – contre une chanson nous permettant à nouveau d'entendre l'inimitable *backbeat* – la toute-puissance de la simplicité – du regretté Charlie Watts ? (Dominic Tardif)

Mônica Freire, *Areia*



PHOTO FOURNIE PAR AUDIOGRAM

Mônica Freire

Il y a du nouveau chez Mônica Freire : la musicienne d'origine brésilienne a ouvert la porte de son héritage culturel arabe. *Areia*, premier extrait de son album à paraître à l'hiver, s'appuie sur les percussions de Joseph Khoury et l'oud de Nazih Borish. On est loin des musiques brésiliennes modernisées qu'on entend sur ses beaux albums *Bahiatronica* (2005) et *Na Laje* (2008), mais ça s'annonce toujours aussi envoûtant. On retrouve d'ailleurs sur ce morceau la voix douce et charmante de Mônica Freire, qui chante plus en français qu'à son habitude ici. On pressent que son prochain disque aura ce qu'il faut pour nous réchauffer au cœur de l'hiver. (Alexandre Vigneault)

